

La dernière tentation d'Abel Ferrara

Le réalisateur américain tourne à Rome avec Willem Dafoe un film consacré aux ultimes jours de Pier Paolo Pasolini

Reportage

Rome

Le 29 janvier, il tombait des seaux d'eau sur la capitale italienne. Dans la cour d'Al Biondo Tevere, petite auberge du quartier Ostiense, le cinéaste new-yorkais Abel Ferrara allait et venait fiévreusement, entre la cuisine, la salle à manger et la cour pavée. Corps musculeux, souple comme un félin, concentration maximale. Le tournage de son dix-neuvième long-métrage de fiction avait démarré la veille. Il s'agit d'un portrait de Pasolini à la fin de sa vie, recomposée à partir du déroulé de sa dernière journée, d'une longue interview, d'extraits de son dernier livre, *Petrole*, et du scénario de *Porno Teo Kolossal* qu'il n'eut pas le temps de tourner.

Dans le rôle du cinéaste et poète italien, Willem Dafoe, acteur reptilien au visage taillé comme un diamant, est troublant de ressemblance. Les yeux cachés derrière une paire de lunettes foncées, le corps galbé dans un pantalon beige et un blouson de cuir ajusté, il est le personnage.

L'auteur de *Bad Lieutenant* descend les bouteilles d'eau à la chaîne ; éructe comme un ogre quand son équipe ne réagit pas au doigt et à l'œil ; diffuse autour de lui une énergie électrique qu'il fait redescendre en sortant une boîte de Viagra de sa poche, pour le plaisir d'éclater de rire devant l'expression de celui à qui il la montre ou en vous proposant, avec le ton d'un dealer, de vous montrer ce fameux film sur DSK dont tout le monde se demande ce qu'il vaut et s'il ira ou non à Cannes...

Ferrara donne le tempo, contrôle le son cadre, tient le plateau. Casquette vissée sur la tête, à l'endroit ou à l'envers selon les prises, casque-son autour du cou, jambes fléchies derrière son Combo (écran de contrôle), il parle comme un rappeur (« Yo homie ! let's go ! »). « Il est bronxois – il vient du Bronx quoi ! –, ça explique pas mal de choses... », commente la piquante Turid Follvik, maquilleuse attitrée de Gérard Depardieu « prêtée » pour le tournage par l'acteur français. « Il ne veut pas de maquillage. Pour les jeunes, plus il y a de boutons, plus il est content. Quant à Willem, quand il l'a vu arriver, il l'a envoyé se prome-



Willem Dafoe, à Rome, sur le tournage du film d'Abel Ferrara dans lequel il incarne Pier Paolo Pasolini. CAPRICCI-URANIA PICTURES-TARANTULA-DUBLIN FILMS

ner sous la pluie pour salir sa coiffure qu'il trouvait trop nickel... »

Le restaurant où l'on tourne est celui où Pier Paolo Pasolini prit son dernier repas, le 1^{er} novembre 1975, en compagnie de Pino Pelosi, jeune prostitué qu'il venait de cueillir à la gare de Rimini, et qu'il emmena ensuite en virée sur la plage d'Ostie, où on le retrouva au matin sauvagement assassiné. Derrière le comptoir, Guiseppina, la maîtresse des lieux, fait un voyage dans le temps. Il y a trente-huit ans, elle était en cuisine, son mari servait en salle. Leur fils Roberto, qui a repris l'affaire familiale, a accepté de jouer le rôle de son père.

Pourquoi un film sur Pasolini ? « Parce que ses films ont changé ma vie ! », répond Ferrara. Salò ou les 120 journées de Sodome, que j'ai vu quand j'avais 24 ans... La Passion selon saint Matthieu aussi... À peu près tous ! Ses acteurs, pour les

Italo-Américains de ma génération, pour Pacino, De Niro, moi, c'était majeur ! Avec Ninetto Davoli, on renouait avec nos origines. » Après *New Rose Hotel* (1998), *Go Go Tales* (2007), *4 h 44 Derniers jours sur terre* (2011), ce projet est aussi une manière de retrouver Willem Dafoe, qui partage sa passion pour le personnage : « Sans un acteur, un réalisateur n'est rien. »

Dans l'interview qu'il donna à Philippe Bouvard en 1975, juste avant la sortie de *Salò*, avec laquelle s'ouvre le scénario, Pasolini disait : « Je pense que c'est bien de scandaliser, et être scandalisé est un plaisir, et ceux qui refusent le plaisir d'être scandalisés sont des moralisateurs. » Sans doute quelque chose de l'alliage de subversion et de culture catholique qu'il incarnait a-t-il migré chez le cinéaste américain, quelque chose de son intransigeante quête de vérité aus-

si. « Je suis un bouddhiste, acquiesce Ferrara, et un des enseignements du bouddhisme, c'est que tu t'appropries l'enseignement... J'ai rencontré beaucoup de monde pour ce film, des collaborateurs de Pasolini, des amis, certains des plus grands écrivains italiens contemporains, des gens de la rue, Pelosi ce matin... Personne ne m'a jamais dit un truc négatif sur le mec. Il n'élevait jamais la voix. Il a fait Salò sans élever la voix ! Une leçon de vie. »

Pour jouer Pelosi, Ferrara a trouvé « dans la rue » un garçon au visage poupin et au regard charbonneux, traversé d'un éclat canaille légèrement sournois, qui dégage une incroyable intensité sexuelle. « Je n'en reviens pas du cool absolu dont il fait preuve, totalement impassible face à Dafoe, au milieu de tout ce monde, de toute cette machinerie. Avec ce Viagra que je m'avale, il va arriver à m'exciter ! »

Vers 2 heures du matin, les machinos installent un rail de travelling dans la cour. Sensuelle et fluide, la caméra saisit l'arrivée de l'Alfa Romeo rutilante sur la chaussée mouillée, suit les acteurs qui en sortent, avancent dans la cour, poussent la porte du restaurant. Dans le même mouvement, elle repart en arrière, les accompagne, à travers la baie vitrée, jusqu'à leur table. Le plan est splendide, Ferrara l'a bien vu, qui clame : « L'histoire du cinéma en train de se faire ! »

Le tournage reprend le lendemain, aux abords de la gare de Rimini. Au milieu d'une nuée de *ragazzi* massés devant un bar, Pelosi attend le client. La touche vintage donnée au lieu par l'équipe déco n'est pas du goût du cinéaste : « Ces mecs ils tuent des gens, OK ? ! Vous pensez qu'ils lisent des livres ? ! Et cette horloge au mur ? Vous croyez vraiment que je vais fil-

mer une horloge ? ! » Une heure plus tard, les 45-tours de variété italienne, les romans de gare et l'horloge ont disparu. Plus brut, le lieu ressemble à ces petits gars ombrageux et sexy, cheveux longs, clope au bec, fesses moulées dans leurs jeans. Du concentré de jeunesse pure, libre et arrogante, à laquelle viennent se frotter Ferrara et Dafoe pour un briefing.

Pas de répétition surtout. « Si la prise doit être bonne, elle ne le sera qu'une fois. Tu ne peux pas refabriquer l'intensité qu'ils dégagent. De toute façon, ils ne sauraient même pas ce que ce mot veut dire ! » Entre deux prises, le cinéaste appelle ses acteurs derrière le Combo, leur montre ce qu'ils viennent de faire,

Le cinéaste descend les bouteilles d'eau à la chaîne, éructe comme un ogre quand son équipe ne réagit pas au doigt et à l'œil

explique ce qui doit changer (« si tu vois pas la caméra, mec, la caméra te voit pas »), les renvoie à leur place sans relâcher la tension.

Sur la corsive en surplomb où scintillent les néons des échoppes africaines, une nuée de touristes japonais, téléphones portables dégainés, hêlent la star américaine pour la flasher. Jonglant avec les aléas de la coproduction italienne et les exigences, forcément démesurées, de son auteur, le producteur français du film, Thierry Loumas, tente de garder son calme, pendant que ses deux coproducteurs aquitains, excités par la vitalité ambiante, improvisent un making of. « Action ! », crie Ferrara.

« Le pano que tu viens de me faire, Benoît, c'est pas nul, mais tu ne peux pas juste attendre la voiture qui n'arrive pas ! Je meurs, moi, avec un plan pareil ! » Formant un cadre avec ses mains au bout de ses bras tendus, il mime à l'attention du cadreur le mouvement panoramique qu'il imagine – « Il faut que tu ailles chercher la voiture... » Puis il se passe le plan sur le Combo. « C'est un miracle !... Ne fais pas attention à moi, Benoît. Ce que je dis ne compte pas. Ce plan est un miracle. » ■

ISABELLE REGNIER

Willem Dafoe : « J'aime être un collaborateur, et j'aime aussi être une chose »

Entretien

A 58 ans, Willem Dafoe joue Pier Paolo Pasolini pour Abel Ferrara. L'acteur, qui vit entre Rome et New York, parle de sa relation avec son metteur en scène, et avec son modèle.

Vous êtes impliqué dans le projet depuis l'origine ?

Dès qu'on a eu fini *4 h 44, Derniers jours sur terre*, il y a trois ans, Abel a commencé à évoquer l'idée de faire un nouveau film ensemble, et très vite il a parlé de Pasolini.

Votre ressemblance physique avec Pasolini a-t-elle compté ?

Sans doute, mais elle n'est pas tout. Le fait qu'on ait déjà fait un film à Rome ensemble – *Go Go Tales* – était important pour Abel. Surtout, il savait que j'avais une connexion avec Pasolini. Je le connais mieux que l'acteur américain moyen. Au festival de Sundance, où des amis me demandaient ce que je préparais, je me suis aperçu qu'ils n'avaient aucune idée de qui il était. C'est sidérant.

Comment vous êtes-vous préparé ?

On ne dispose jamais d'assez de temps... Il y a tant de livres, tant de

lettres, tant de conjectures. C'était un tel géant ! J'ai revu tous ses films. Et j'ai commencé à lire, et réfléchir à la forme à donner à ce matériau. Mais on ne peut pas filmer la recherche, comme le martèle Abel. Une partie des dialogues vient de choses qu'il a dites, mais on n'a pas cherché à coller à la réalité. On cherche une voie pour exprimer, avec ce qu'on a à notre disposition, qui était cet homme.

Vous utilisez le terme « géant ». Compareriez-vous ce rôle à celui du Christ, que vous avez joué dans « La Dernière Tentation du Christ » de Scorsese ?

C'est le même type de pression. Ce sont des personnages avec qui les gens ont une relation très forte. Nous avons rencontré des tas de personnes qui ont connu Pasolini, et que nous n'avons pas envie de trahir. Nous tenons à honorer sa mémoire, sans que cela nous paralyse, il faut arriver à prendre en compte l'homme et ses actions, se prémunir contre toute tentation d'éloge excessif, éviter la propagande. C'est le même enjeu que *La Dernière Tentation du Christ*... L'équilibre est difficile à trouver.

Quel type d'indications vous donne Abel Ferrara ?

Aucune. On se connaît suffisamment. Il travaille beaucoup à l'instinct, il cherche à faire quelque chose de réel, de vrai. Même quand il invente, ça doit venir de quelque part.

Vous implique-t-il dans le scénario ?

Oui, parce qu'il veut que je sente une prise sur le film, une forme de pouvoir.

Fait-il toujours cela avec vous ?

Oui. De toute façon, *4 h 44* partait d'un scénario qui tient sur une petite serviette en papier. Celui de *Go Go Tales* avait une forme plus développée, mais il s'est fait lui aussi avec beaucoup d'inventions et d'improvisations.

Le scénario de Pasolini est plutôt étoffé...

C'est un film qui a besoin d'être plus écrit, plus construit, parce qu'il se déroule dans une époque si différente. Et moi, je ne suis pas ce poète italien très cultivé ; je ne peux pas tout improviser.

Les mots que vous prononcez sont différents des dialogues du scénario...

Le scénario change tous les jours... De toute façon, on ne pouvait qu'imaginer ce que Pasolini et Pelosi se sont dit. Quand Abel

l'a rencontré, Pelosi était plutôt avare de détails. On a puisé dans ce que d'autres nous ont raconté, dans des archives, dans ses romans de jeunesse aussi, très utiles pour imaginer la nature de ses rapports avec ces jeunes gens.

Ferrara a une manière très personnelle de convoquer les acteurs derrière le Combo...

Moi, je viens seulement pour comprendre le timing d'un plan, comment je dois danser avec la caméra, avec la lumière... Mais pour Abel, c'est toujours la même histoire : il veut qu'il y ait un enjeu pour les gens, y compris le type qui ne vient qu'une journée sur le tournage. Il ne veut pas de gens qui dorment. C'est pour cela qu'il crie.

Votre présence dans ses films est de l'ordre de l'évidence, comme si vous aviez fait beaucoup plus que quatre films ensemble...

Si on fonctionne bien ensemble, c'est que j'aime être un collaborateur, et j'aime aussi être une chose. Abel n'a pas à se soucier de moi. Je pense qu'il travaille mieux avec des gens qui ne lui causent pas de tracas. Des gens motivés. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR I. R.

ALIAS

MIDLAKE

3 MARS PARIS TRIANON
30 MAI NIMES PALOMA
(THIS IS NOT A LOVE SONG FESTIVAL)
1 JUIN ORLÉANS L'ASTROLABE
2 JUIN BORDEAUX ROCK SCHOOL BARBEY
3 JUIN NANTES STEREO LUX
4 JUIN TOURCOING LE GRAND MIX

NOUVEL ALBUM "ANTIPHON" DISPONIBLE WWW.MIDLAKE.NET

LOCATIONS : WWW.ALIAS-PRODUCTION.FR ET DANS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

LICENCES : 1028199 / 29.003188

ALIAS SGURDREILLE ParisOle Le Monde